

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène GROSS

Saint Sigismond / Ahumar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 97 - 101

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

SAINT SIGISMOND

Avant de raconter la Restauration de l'Abbaye d'Agaune, qui commence la deuxième époque de son histoire, il nous paraît bon d'en faire connaître d'abord l'auteur principal.

« Ne vous affligez pas ni ne vous troublez, car il vous est avantageux que je m'en aille ; Dieu suscitera un serviteur fidèle qui accomplira toutes ses volontés. » Ainsi avait parlé saint Séverin, adressant ses adieux à ses religieux d'Agaune, et partant pour la cour de Clovis malade. Ce serviteur fidèle fut saint Sigismond, roi de Bourgogne.

* *

Les Burgondes, Vandales d'origine, étaient venus de la Scandinavie, et s'étaient d'abord fixés sur les bords de la Vistule. Mais, suivant le cours qui emportait les peuples barbares à l'assaut de l'empire romain et à la rencontre de l'Evangile, ils firent irruption dans les Gaules en 407, sous la conduite de leur roi Gondichaire. Bientôt reconnus par Rome, ils étendirent leur domination et se constituèrent en monarchie. En 443, sur l'appel des populations elles-mêmes, fatiguées du joug romain, ils occupèrent la Savoie, la Suisse romane et la Franche-Comté. Peu après ils recueillaient encore le territoire de Lyon, puis le Vivarais, le Viennois et le Nivernais. Leurs frontières s'étendirent de plus en plus.

Ce peuple embrassa de bonne heure la foi chrétienne ; mais le voisinage et l'influence des Visigoths ne tardèrent pas à lui inoculer le poison de l'arianisme. Gondebaud qui avait succédé à son père Gondioch en 470, et était devenu plus tard seul maître de tous ses Etats, à la suite de divers événements trop longs à raconter ici, était arien. Il épousa cependant une princesse catholique dont il eut trois enfants : Sigismond, Godomar et une fille. Ceux-ci se convertirent au catholicisme ; mais leur père, quoique bien disposé à l'égard de la vraie foi, laissa parler plus haut les raisons politiques et n'eut pas le courage d'imiter leur généreux exemple.

Vers 492, Sigismond épousa Amalberge, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et arienne comme lui. Il en eut deux enfants, Esleura et Sigéric, qui furent élevés dans l'arianisme d'abord, mais qui l'abjurèrent quand leur père se convertit à la vraie foi. Ce dut être en 504. Il y avait dans cette détermination spontanée et réfléchie, d'autant plus de courage et de mérite qu'il fallait sacrifier la popularité aux convictions religieuses, car la masse du peuple burgonde persévérait, comme son roi, dans son infidélité.

Sur les dernières années de son règne, Gondebaud avait associé son fils aîné au trône afin de lui assurer le pouvoir royal, fortifié et unifié en sa personne. Le couronnement eut lieu près de Genève, capitale naturelle de la partie orientale du royaume et résidence du nouveau roi. Siège d'un évêché, cette ville possédait, outre sa cathédrale de saint Pierre, une église

dédiée à saint Vincent, où la princesse Sédéleuba, sœur de Clotilde épouse de Clovis, et cousine de Sigismond, avait fait déposer les reliques de saint Victor, l'un des martyrs thébéens. Enfin Sigismond trouvait à Genève un évêque nommé Maxime, d'une éminente vertu. C'est lui qui signala à son attention le tombeau de la Légion sainte, et qui le détermina à accomplir la magnifique restauration du monastère d'Agaune que nous raconterons plus tard.

L'année qui suivit ce grand événement, 516, le vieux roi Gondebaud mourait arien, consommant sa perte en demeurant dans son erreur volontaire. « Prenez garde, lui avait dit saint Avit, on ne se joue pas de Dieu. » Dieu allait atteindre dans ses fils celui qui s'était joué de Lui ; son beau royaume allait échapper à sa postérité.

Sigismond, à l'exclusion de son frère Godomar, se trouvait par cette mort à la tête de vastes Etats, ayant Lyon pour capitale. Il possédait sans doute, pour les gouverner, de précieuses qualités, suffisantes à faire le bonheur d'un peuple en des temps moins difficiles. Il était juste, naturellement bon, instruit et éclairé ; animé d'une religion sincère, il avait le courage de la pratiquer au milieu de ses sujets la plupart ariens. Mais il restait encore dans cette belle et bonne nature, un certain fond de faiblesse et d'irritabilité demi-barbare auquel il dut ses fautes et ses malheurs. En même temps, il avait devant lui et contre lui, l'élément arien, le peu d'homogénéité de ses Etats et la fougueuse ambition de ses voisins, les Francs.

En deux occasions, de perfides conseils l'entraînèrent dans des fautes dont il paya chèrement les conséquences. La première fut de prendre fait et cause en faveur d'un courtisan indigne, contre l'épiscopat burgonde et les décisions de l'Eglise. Sa principale victime fut saint Apollinaire, évêque de Valence, qu'il retint en exil ; mais il revint bientôt à résipiscence.

Une seconde faute non moins criminelle, allait précipiter les destinées du souverain et du royaume. Devenu veuf, Sigismond avait pris une seconde femme, appelée Constantia, de laquelle il eut deux fils, Gistald et Gondebald. Cette femme avait été fille d'honneur de la reine défunte ; quoique probablement de condition inférieure, elle avait pris un grand ascendant sur son époux. Or, selon le récit de Grégoire de Tours, elle était pleine de méchanceté pour le fils aîné du roi, le prince Sigéric. Celui-ci eut encore le malheur de l'humilier en lui disant, un jour qu'il la vit parée des ornements d'Amalberge : « Vous n'êtes pas digne de porter les ornements de votre maîtresse ma mère. » Dès lors, elle ne cessa de prévenir l'esprit du roi contre l'héritier de la couronne, et de le lui représenter comme conspirant contre sa vie pour s'emparer du trône. A son désir de vengeance et à sa haine, se joignait encore l'ambition d'assurer à ses propres fils les honneurs de la royauté. Un jour enfin, Sigismond trop crédule, fit étrangler Sigéric dans son sommeil par deux serviteurs. Ce crime affreux à peine consommé, le malheureux père se jeta sur le corps inanimé de la victime, en l'arrosant de ses larmes.

Mais à ce moment, dit-on, un vieillard mystérieux lui adressa ces paroles : « C'est sur vous-même devenu parricide, qu'il faut pleurer ; l'innocent qui vient de mourir n'a pas besoin de larmes. »

C'était en 522. « Sigismond, continue Grégoire de Tours, se rendit aussitôt au tombeau des Saints d'Againe, et il y passa jours nombreux dans les larmes et les jeûnes... Prosterné devant le tombeau des martyrs de la sainte Légion, il demandait à Dieu de lui faire expier toutes ses fautes en cette vie, afin d'obtenir son pardon en ce monde, et de paraître justifié au grand jugement!!... » Après cette longue et exemplaire pénitence, le roi revint à Lyon ; « mais la justice de Dieu l'y suivait. »

Au récit de pareils événements, à la vue d'un tel crime et d'une telle pénitence, on n'a qu'à s'incliner devant Dieu qui seul scrute les consciences et pèse les fautes, qui seul justifie et réhabilite le pécheur repentant.

(à suivre)

AHUMAR.